

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Étranger en bibliothèque

Jean-Pierre April

Number 129, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36831ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

April, J.-P. (2008). Étranger en bibliothèque. *Lettres québécoises*, (129), 4-4.

privé investit dans la culture, il s'attend à un retour d'ascenseur, à un bénéfice sur ses placements. C'est ce que fait Quebecor en demandant d'être vu. Et on ne pourrait le lui reprocher ; il n'empêche que les deux événements littéraires cités y trouvent des revenus sans lesquels ils auraient sûrement de la difficulté à joindre les deux bouts.

On peut se demander pourquoi les groupes de presse et ceux de l'imprimerie, Power Corporation en tête, n'agiraient pas de la même façon. La littérature a besoin de leur soutien, c'est une évidence criante. Par exemple, le Festival international de la littérature (FIL) s'est plaint pendant plusieurs années d'être un nain, en ce qui concerne l'aide du privé, par rapport au Festival Metropolis Bleu, largement soutenu par les riches anglophones. Deux solitudes, dit-on. Il est temps que ça change. Les leaders francophones, qui sont de plus en plus nombreux, doivent prendre conscience qu'ils ont un rôle social à jouer dans le domaine culturel.

À ce sujet, Martin Croteau donnait dans *La Presse* (13 novembre 2007, p. A6) des chiffres qui font réfléchir : « Le financement privé en culture se situe à 13 %

à Montréal. C'est deux fois moins que la moyenne du Canada anglais où les organismes culturels reçoivent 26 % de leur revenu de donateurs privés et d'entreprises. »

À QUAND LE SOUTIEN DE RICHES FINANCIERS ?

Il est temps qu'on se réveille du côté de la classe d'affaires de la francophonie québécoise et que celle-ci agisse comme le fait sa collègue anglophone. Quand on accumule un capital considérable, on a une responsabilité sociale. Cette dernière est d'autant plus impérative que les dons que l'on fait ne sont pas des dépenses sèches : ils sont suivis de retours d'impôts. Faire un don à un organisme culturel plutôt qu'au fisc, il y a là quelque chose d'agréable, même si les sommes ne sont pas totalement déductibles d'impôt. Le plaisir, quand on fait des dons, c'est d'avoir l'impression de frauder l'impôt. Or, des fraudeurs de cette espèce, nous en avons grandement besoin.

HUMEUR

JEAN-PIERRE APRIL

Étranger en bibliothèque

Que diriez-vous si demain on votait une loi qui interdirait aux hommes de lire de la littérature ? Quel scandale, n'est-ce pas ? Pourtant, ici, ça ne changerait rien à rien.

Depuis ma retraite, en septembre 2006, je suis bénévole à la Bibliothèque publique de Norbertville, en plein Centre-du-Québec. Quoi de plus normal pour un écrivain qui a été professeur de littérature, n'est-ce pas ? Pourtant, j'ai parfois l'impression d'être... « anormal » !

En fait, je suis l'homme de la bibliothèque. Le seul. Et à la façon amusée dont les jeunes me regardent, je crois que si la race des « hommes de bibliothèque » n'est pas en voie de disparition, c'est parce qu'elle n'est jamais apparue.

J'ai assisté à deux stages de formation, et là aussi, uniquement des femmes, toutes passionnées et dévouées. J'ai quand même vu quelques hommes en bibliothèque : j'ai dû en compter une bonne demi-douzaine en un an, la plupart servant de chauffeur à leur enfant — et aucun n'a choisi un roman, bien entendu.

Quant à la poésie et au théâtre, jamais un livre n'est sorti de la bibliothèque. Les romans les plus populaires sont des « romans de madame », genre Danielle Steel ou Barbara Cartland. Et les jeunes s'en tiennent presque uniquement à la « littérature



de genre », surtout la *fantasy*, l'horreur et le polar. Les livres québécois sont très peu empruntés, hormis d'autres livres de femmes pour femmes, comme ceux de Marie Laberge, de Jeannette Bertrand ou de Dominique Michel. Dernièrement, j'ai compris un peu plus pourquoi très peu d'auteurs québécois sont choisis par notre public.

J'avais à classer cent quarante nouveaux romans. Bien sûr, comme plusieurs prétendent qu'en littérature nous serions encore colonisés, et comme la compétition avec les éditeurs français est féroce, je m'attendais à trouver peut-être jusqu'à 50 % ou même 60 % de romans étrangers. Eh bien, c'est faux, nous ne sommes pas colonisés : ça semble bien pire ! Sur cent quarante romans, j'ai compté huit romans québécois. Le roman étranger occuperait donc 94 % du territoire de notre bibliothèque consacré aux romans.

Comment comprendre que l'État, qui subventionne les bibliothèques publiques, les éditeurs et plusieurs écrivains, néglige à ce point ce lien vital entre la littérature québécoise et le public québécois, par exemple en cachant la littérature aux téléspectateurs ? Comment se fait-il qu'encore aujourd'hui on cède tant de place à des livres français, ou à des auteurs américains traduits et publiés en France ? Pourquoi

les étudiants qui terminent leurs études collégiales n'ont-ils droit qu'à un seul cours de soixante heures où est abordée la littérature québécoise ? Ce tassement de la littérature québécoise ne serait-il pas ce qu'il est convenu d'appeler un « accommodement déraisonnable » ?

Le comble de l'aliénation ? Un écrivain québécois, donc sous-estimé, classant bénévolement des romans français de France dans une bibliothèque publique du Québec !

Mais, qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour le plaisir de côtoyer des enfants et des dames qui aiment la lecture ? !

« Le comble de l'aliénation ?

**Un écrivain québécois,
donc sous-estimé,
classant bénévolement
des romans français de France
dans une bibliothèque
publique du Québec ! »**

P.S. : Le hasard m'a fait découvrir récemment un autre spécimen rare de l'*homo-bibliotheca*, Joël Champetier, qui, comme moi, a commencé sa carrière d'écrivain dans le milieu de la SF, et qui est également bénévole dans une bibliothèque en milieu rural, à Saint-Séverin de Proulxville (tout près de Hérouxville !). Joël vit sensiblement la même expérience que

moi, sauf que, étant bénévole depuis six ans, il a vu baisser la clientèle des jeunes, qui consacrent de plus en plus de temps aux jeux vidéo. Et on apprend maintenant qu'à l'école ils sont moins performants en lecture.